

Entretien avec Alexander Dubcek dans Les Nouvelles de Moscou (14 décembre 1989)

Légende: Le 14 décembre 1989, Alexander Dubcek, premier secrétaire du parti communiste tchécoslovaque lors du "printemps de Prague" de 1968, accorde à l'hebdomadaire Les Nouvelles de Moscou un entretien téléphonique dans lequel il évoque l'avenir politique de la Tchécoslovaquie.

Source: Les Nouvelles de Moscou. 8-14.12.1989. Paris: Ed. de Moscou. "Les nouvelles de Dubcek", auteur:Yakoviev, Egor.

Copyright: (c) Editions de Moscou

URL:

http://www.cvce.eu/obj/entretien_avec_alexander_dubcek_dans_les_nouvelles_de_moscou_14_decembre_1989-fr-7e8ae66d-8704-430f-a302-799ce2fo7obo.html



Date de dernière mise à jour: 14/10/2015

Les réponses de Dubček

Propos recueillis par Egor Yakoviev

Par l'intermédiaire de Radio Italie, Egor Yakovlev, rédacteur en chef des « Nouvelles de Moscou », qui se trouvait la semaine dernière à Rome, a pu s'entretenir par téléphone avec Alexandre Dubček, secrétaire général du Pct en 1968. Le 30 novembre, les studios de Radio Italie ont établi la communication avec Prague. La conversation a duré près de quarante minutes. Nous reproduisons ci-dessous cet entretien, avec quelques coupures, qu'a diffusé également Radio Italie.

Egor Yakovlev : Je vous salue et je suis extrêmement heureux de vous entendre ! Je suis très ému : cette conversation confirme pour moi que la vérité et la bonne foi peuvent parfois triompher, bien que la vie ne nous en fournisse pas souvent des preuves.

A. Dubček : Si vous cédez à l'émotion, imaginez ce que nous éprouvons, moi et mes amis. Ces derniers temps, les « Nouvelles de Moscou », les « Izvestia » et d'autres éditions soviétiques publient de plus en plus souvent des articles qui parlent des événements de 1968, et j'en suis touché. On y sent le désir de résoudre le problème qui a constitué la pierre d'achoppement tant chez nous que dans tout le camp socialiste.

Je m'aperçois que vous n'avez pas oublié le russe, quoique vous ayez eu assez de raisons pour cela. Parlez-moi un peu de ce que vous avez vécu pendant ces vingt et un ans et trois mois, d'août 1968 à novembre 1989.

Le mécanisme du russe ne répond plus comme autrefois. Je dois passer par mon « ordinateur » cérébral pour traduire certaines phrases du tchèque en russe. Pendant longtemps, je n'ai pas du tout parlé russe. Je serais très heureux de le parler plus souvent.

J'espère que dans un avenir proche, votre russe va vous revenir.

Toutes ces années ont été assez difficiles pour moi, pour le parti communiste de Tchécoslovaquie et pour tout le mouvement socialiste. Pendant cette période, les communistes ont ralenti leur recherche de voies nouvelles, plus attirantes, avant tout pour les jeunes générations. C'est dommage que nous n'ayons pas trouvé le soutien de ceux qui dirigeaient alors le Pcus et l'Etat soviétique et d'autres pays socialistes.

En 1968, nous nous sommes engagés dans une voie inexplorée, mais socialiste dans sa forme et son contenu. Elle a joui du grand soutien du peuple et de tout le mouvement socialiste d'Europe. Mais des mesures ont été prises pour, semble-t-il, non seulement écraser l'idée d'un socialisme « à visage humain », mais aussi pour stopper l'élaboration de nouvelles approches des problèmes communs à toute la communauté socialiste.

Je pense que l'apparition d'un tel mouvement précisément en Tchécoslovaquie ne devait rien au hasard. On y trouvait les conditions les plus propices : un pays industrialisé avec des traditions démocratiques. De là le soutien que ce mouvement a reçu du peuple. Mais on refusait de voir ce que notre programme contenait d'essentiel, on ne voyait en tout que des aspects négatifs. Notre but principal consistait à placer le parti communiste à l'avant-garde des solutions que réclamaient les problèmes urgents venus à maturité dans la société. Non seulement dans le Parti, mais dans l'ensemble de la société. En 1958, cela marchait car l'action des dirigeants était conforme aux aspirations du peuple. Le soutien dont bénéficiait alors notre Parti apparaît aujourd'hui fantastique. Ce qui se passe actuellement dans nos pays est incomparable avec ce qui a eu lieu en 1968 : une union du Parti et du peuple telle qu'elle existait alors ressemble aujourd'hui à un vrai conte de fées.

Comment évaluez-vous les événements actuels en Tchécoslovaquie ? Quelles raisons y a-t-il d'être optimiste ou pessimiste ?

Je dirais qu'il y a un grand progrès de la démocratisation dans la société. Le Parti subit actuellement une pression extérieure : pendant ces vingt ans, avec quatre Congrès du Parti, ou a vu les cadres du type

brejnévien-souslovien, des néo-staliniens, consolider leurs positions. Le fait que notre Parti subisse une pression extérieure prouve qu'au cours de ces dernières années il n'a pas réussi à acquérir de prestige auprès du peuple. Ce dernier s'est détourné du Parti, et c'est le résultat le plus triste de ces dernières décennies.

Il est difficile de dire ce qui attend notre Parti. Le présidium change de composition, et c'est positif. Mais le Comité central et les comités locaux continuent à militer dans l'esprit ancien. Ils n'ont pas encore compris que le Parti ne peut pas commander la société, qu'il n'en est qu'une composante et qu'il ne saurait en aucun cas s'élever au-dessus d'elle. Un grand préjudice a été causé au prestige du Parti et il faut maintenant regagner du terrain.

Je vous parle de Rome où je me trouve pour suivre la visite de Mikhaïl Gorbatchev, je fais partie de l'équipe de presse. Hier soir, Gorbatchev nous a invités à prendre le thé, et la conversation est plus d'une fois revenue à la Tchécoslovaquie. Votre nom a été également cité. Evgueni Ambartsoumov, qui m'a prié de vous saluer de sa part, a dit que ceux du « printemps de Prague » avaient conservé leurs idéaux et leurs orientations socialistes et que cela était très important pour votre pays. Etes-vous d'accord avec lui ?

Les idéaux socialistes représentent un élément essentiel qui doit rester perpétuellement avec nous. La démocratie, l'humanisme, l'individu doivent se trouver toujours au premier plan. Hélas, au cours de ces dernières années, la Tchécoslovaquie a perdu bien des choses dans ce domaine. Désormais ces valeurs retrouvent leur droit de cité, mais dans une situation nouvelle, bien plus compliquée qu'il y a vingt ans. Ces deux décennies font partie du passé, et maintenant il faut savoir comment déterminer la voie du développement socialiste. Le Parti doit s'orienter vers des conditions nouvelles. Je pense qu'avec le temps il trouvera sa nouvelle voie, bien que de grandes difficultés, de très grandes difficultés même, nous attendent.

Quelles idées du « printemps de Prague » restent actuelles, pour la Tchécoslovaquie contemporaine ?

Avant tout le « programme d'action ». La question du pluralisme s'y trouvait à la première place. C'est ce qui fait avancer la société. Aujourd'hui, le Parti a beaucoup perdu, il serait utile d'observer d'autres mouvements qui surgissent aujourd'hui et qui opèrent dans le sens d'un essor constructif de la société tchécoslovaque. C'est un point important. En voici un autre : la réforme économique. Il y a vingt ans, nous avons préparé une loi sur les entreprises, qui, à mon avis, était plus recherchée, et je dirais même plus efficace, que la loi actuelle. La version initiale, validée par le Parlement, a dû attendre vingt ans. Ce n'est qu'un des exemples des pertes subies par notre société.

A l'époque, lors du plénum d'octobre du Comité central du Pct, j'ai abordé un sujet qui nous préoccupait alors beaucoup : le Parti ne devait pas gouverner. C'était la prérogative du gouvernement, de l'Etat et d'autres instances. Sinon, le gouvernement devient inutile. Le Parti est appelé à déterminer les voies du développement, à prévoir et à résoudre les problèmes qui surgissent. Si son rôle dirigeant je borne à cela, les gens le suivront volontiers. En revanche, ça ne marche pas si le Parti est amené à s'en occuper par la contrainte.

Ce problème, je pense, n'est pas encore vraiment résolu. Je pense que notre Parti devrait être plus ouvert aux nouvelles tendances des socialistes d'Europe occidentale, de Suède par exemple, ou d'ailleurs. Comprenez qu'à l'époque où le mouvement réformateur s'y développait, nous restions fermés, détachés du mouvement socialiste en Europe. Il faut prêter attention à l'expérience de ce mouvement. Je vous le dis en tant qu'ancien militant du Parti et qui se trouve actuellement proche de ce mouvement. Les partis communistes et socialistes de l'Europe avaient manifesté un vif intérêt pour notre programme. Mais j'ai aussi lu et entendu dire tant de fois : « Vous menacez la communauté socialiste et le Pacte de Varsovie. » Ces critiques, je vous assure, étaient dépourvues de tout fondement. Elles reposaient sur des constructions spéculatives. Notre point de vue était très strict et n'avait rien à voir avec les arguments inventés pour justifier d'une façon ou d'une autre la nécessité de l'intervention.

Allez-vous rester encore longtemps hors du Parti ?

Je tâche de ne pas y penser, car aujourd'hui encore, je ressens douloureusement ce qui m'est arrivé. A présent, moi, autant que les amis avec qui j'ai parcouru un chemin long et difficile, pensons à une seule et même chose : ce qui nous attend dans l'avenir. Ces problèmes doivent être résolus en principe par ceux qui sont plus jeunes. Nous pourrions les aider par nos conseils, s'ils le souhaitent, bien sûr. Difficile de savoir comment, dans quelle mesure et dans quel secteur on pourrait se montrer effectivement utile. Parler de soi est le plus difficile. Les autres sont mieux placés.

Mais la question d'appartenir ou de ne pas appartenir au Parti doit être résolue par chacun personnellement.

Ce n'est pas vrai. Je n'ai rien pu décider quand on m'a expulsé du Parti. C'était en mon absence, je n'ai même pas été admis à la séance du présidium du Comité central où cette question était examinée, on ne m'a pas laissé parler au plénum du Comité central. Cela n'aurait peut-être pas changé le fond des choses, mais j'aurais pu cependant regarder dans les yeux ceux qui disaient alors qu'ils consolidaient le Parti, comme ils ont affirmé pendant vingt ans que l'intervention militaire représentait une assistance internationaliste qui avait raffermi l'amitié des peuples soviétique et tchécoslovaque. On ne pouvait pas nous causer de préjudice plus grave. Excusez-moi, mais je ne trouve plus mes mots. Je suis trop ému. Lorsqu'on est ému, on est un mauvais conseiller. Les trois quarts des membres du Parti ont été expulsés pour ne pas avoir accepté l'intervention militaire, pour avoir refusé de renoncer au « programme d'action ». 63 % de ces adhérents sont partis alors qu'ils avaient plus de vingt ans d'ancienneté au Parti. On peut imaginer comment ils l'ont quitté. Je crois que ce n'est pas la peine d'expliquer quelles répercussions cela a eu sur l'ensemble de la société, sans parler des difficultés actuelles.

Pardonnez-moi cette question indiscreète ; en effet, être dans le Parti ne dépend pas toujours de la volonté de chacun d'entre nous, il s'en faut de beaucoup. Dernière question : comment voudriez-vous voir les relations soviéto-tchécoslovaques ?

Telles qu'elles ont toujours été dans l'histoire. Sur ce plan, la Tchécoslovaquie représente plutôt un cas exceptionnel : ce phénomène que nous qualifions de russophilie a des racines profondes chez nous. Il n'y a pas eu dans l'histoire d'événements capables de semer la discorde entre nos peuples et ceux de l'Urss. Ce qui est arrivé il y a vingt ans, l'intervention militaire (excusez-moi, je n'arrive pas à trouver un autre terme), est une page noire. Il ne pouvait rien arriver de pire. Permettez-moi de ne pas parler de ça, c'est trop pénible. (La voix de Dubcek devient saccadée, et la liaison téléphonique n'y est pour rien.)

Dans le no 49 des « Nouvelles de Moscou » nous avons publié la lettre de Daniil Granine à ses amis tchèques (« Lettre d'un Soviétique aux Pragois »). Il écrivait que les événements tchécoslovaques d'août 1968 représentaient, pour lui, une blessure toujours ouverte. Je pense qu'il en est de même pour de nombreux autres Soviétiques. Cela fut pénible pour nous aussi, comprenez-nous.

Je comprends bien, tournons-nous maintenant vers l'avenir.